

du souverain pontife, qui l'appelait dans ses lettres l'aimable fille de Dieu, et y mourut en odeur de sainteté, à l'exemple de Clotilde et de Radegonde. Quant à Charles le Gros, ce dernier méfait fit déborder contre lui la colère des peuples. Tous ses États à la fois prononcèrent sa déchéance (887) : au souverain de l'Europe il resta à peine un serviteur pour le servir, un morceau de pain pour apaiser sa faim. Il vécut encore quelque temps des aumônes de l'archevêque de Mayence, et mourut oublié.

LXXVI. La France, justement dégoûtée du sang de Charlemagne, hésita quelque temps entre le fils de Robert le Fort et un petit-fils de Charles le Chauve, jusque-là ignoré. Le respect des peuples l'emporta encore une fois; ils voulurent essayer jusqu'au bout de ce nom auquel se rattachaient de si chers souvenirs, et ils mirent sur le trône un troisième Charles, non plus chauve ni gros, mais, chose plus triste et dont un Irlandais seul eût pu rire, honteusement sot, Charles le Sot ou le Simple (898). Il semblait réservé à ces tristes Carolingiens de disposer jusqu'au bout des provinces de la France. Le nouveau Charles n'essaya même pas de reprendre la Lorraine et l'Alsace, qui, comme le reste de la Gaule, avaient fait partie du royaume des Francs, et qui formaient, dès cette époque, le plus beau fleuron de leur couronne. Longtemps elles restèrent unies de cœur à la France; leurs évêques figurèrent dans nos conciles; la langue allemande n'envahit que lentement la plaine d'Alsace, et ne parvint jamais à dépasser la crête des Vosges. Néanmoins il fallut des siècles pour briser la chaîne qui rivait désormais ces provinces à l'empire d'Allemagne.

LXXVII. Il ne restait plus dès lors au roi de France que quelques terres sur les bords de la Loire et de la Seine, et c'étaient là précisément que se portaient les efforts des Normands. Un de leurs chefs, Thibaut le Tricheur, s'empare de Tours et de Blois; il achète Chartres à l'un de ses camarades, vieux loup de mer comme lui. Fatigué de brigandages, il se convertit, devient souverain paisible, s'agrandit à l'est, acquiert par

mariage Troyes, Provins, Meaux, Beauvais, et fonde aux deux portes de Paris les glorieuses maisons des comtes de Blois et des comtes de Champagne. Dans la Seine inférieure, un autre chef, Rollon, avait aussi pris goût aux acquisitions durables, et se chargeait de défendre cette belle province contre de nouveaux venus. Il ne lui fallait plus que la capitale, Rouen, et il en pressait activement le siège. L'évêque, comme celui de Paris, fit bonne défense; mais n'étant pas secouru, à la veille d'être pris d'assaut, il capitula à condition que Rollon se ferait baptiser et respecterait la vie et les biens de ses futurs sujets. Le conquérant ne demandait pas mieux (912) : il reçut au baptême le nom populaire de Robert, donna à ses États celui de Normandie, fit de ce jour une guerre à mort aux brigands, enrichit les couvents et se fit aimer de tous. En peu d'années ses Normands eurent pris la langue et les mœurs du pays, et il ne resta de leurs vieux instincts qu'un esprit actif, entreprenant, et des doigts, dit-on, quelque peu crochus. Plutôt que d'avoir Robert pour ennemi et de le laisser peut-être prendre Paris, Charles le Simple le reconnut pour son vassal et pour duc de Normandie. Encore le superbe guerrier refusa-t-il de baiser lui-même les pieds du roi et de mettre ses mains dans les siennes. Non moins fier, le soldat chargé de tenir sa place ne se mit pas à genoux, et leva si fort la jambe du prince qu'il le renversa : image trop fidèle de cette chétive royauté.

LXXVIII. Ainsi le partage était consommé : autour de Paris régnaient les seigneurs normands de Champagne, de Blois et de Normandie; au nord, les comtes de Flandre; à l'ouest, les Bretons d'Anjou et de Bretagne; au sud, les puissantes maisons de Poitiers et de Toulouse; le reste, Frise, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Dauphiné, Provence, dépendait de l'empire germanique. Le roi n'avait plus pour lui qu'un respect ébranlé, et un beau jour un petit seigneur de Vermandois le prit et l'enferma à Péronne. Quelques bonnes âmes en furent scandalisées, le plus grand nombre s'en aperçut à peine; et à la mort du pauvre Charles le Simple son trône,

inutile et oublié, resta pendant soixante ans ballotté entre ses frères héritiers et les enfants de Robert le Fort, maîtres d'Orléans, d'Amiens, de Paris et des plus riches abbayes. Le Charles Martel de cette nouvelle famille était Hugues l'Abbé, actif, ambitieux, habile, exerçant sous un fils de Charles le Simple toute l'autorité d'un maire du palais. Il mit adroitement dans ses intérêts les plus grands seigneurs, et surtout le puissant duc de Normandie; puis, se croyant assez fort pour tout obtenir, il demanda les clefs de Laon, dernière ville fidèle à la couronne. Le roi, Louis d'Outre-Mer, tenta vainement le sort des armes; fait prisonnier, il fut conduit à la tour de Rouen et forcé de subir les conditions des rebelles (945).

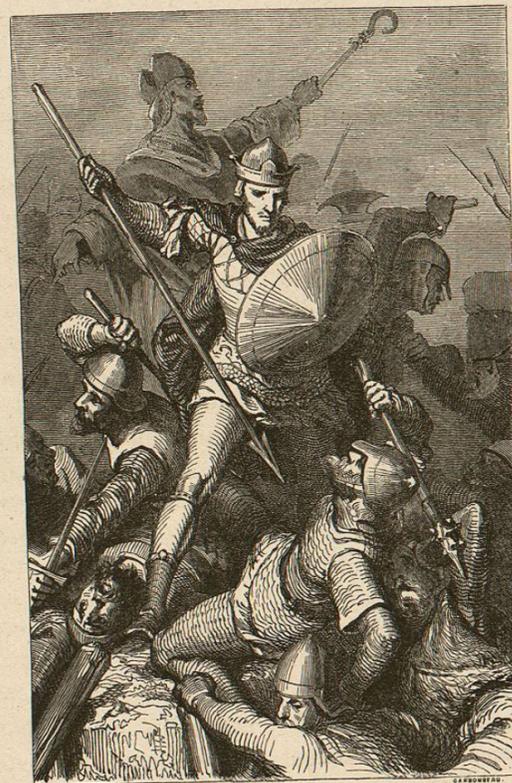
LXXIX. A peine hors de prison, l'infortuné courut implorer le secours de son beau-frère l'empereur d'Allemagne, et vint exposer ses plaintes au concile d'Ingelheim.

Dans cette villa célèbre bâtie par ses aïeux, ce ne fut plus un fils de Charlemagne, mais un Saxon qui le reçut. Par sa mère, sainte Mathilde, Othon le Grand était du sang de Witikind; son père était ce fameux chasseur Henri, duc des Saxons, à qui, de l'aveu même des Francs, s'était donnée l'Allemagne, envahie par les Hongrois; son oncle, saint Bruno le Grand, archevêque de Cologne, était le prélat le plus sage, le plus vénéré de son siècle. Lui-même venait de fermer l'Allemagne aux barbares, la couvrait de villes et d'abbayes,

faisait prêcher l'Évangile en Hongrie, en Pologne, en Bohême, en Danemark, et sauvait l'Italie d'une anarchie honteuse.

LXXX. Le nouveau Charlemagne ne désespérait pas de joindre la France à son empire, et avait habilement marié ses deux sœurs, l'une à Hugues l'Abbé, l'autre au roi Louis d'Outre-Mer. Il écouta donc avec une

feinte pitié et un plaisir secret les lamentations de ce dernier, et lui promit aide et protection, bien aise de faire vois ses armées à la France et de mettre à profit les dissensions de ce malheureux pays. En échange, Louis renonça solennellement à tout droit sur la Lorraine. Il mourut peu après, et Hugues le suivit dans la tombe (954). Ils laissaient tous deux des fils en bas âge, les uns restes débiles d'une race usée, les autres rejetons pleins de sève d'une jeune famille. Ils vécurent d'abord sous la tutelle de leurs mères; en réalité, ce fut l'arche-



Eudes, comte de Paris, et l'évêque Gozlin repoussent les assauts des Normands. (P. 75.)

vêque Bruno, et par ses mains l'empereur Othon, qui gouverna la France, et les deux sœurs allèrent jusqu'à Aix-la-Chapelle porter à leur redoutable frère l'hommage de leur soumission et de leur dévouement.

LXXXI. Son fils, Othon II, suivit ses grands projets, vint avec soixante mille hommes camper sur les hauteurs de Montmartre, et y fit chanter une messe que tout Paris entendit. Mais ses succès s'arrêtèrent à cette bravade, et au moment où il se croyait près de tenir l'empire universel rêvé par son père, il trouva

une résistance énergique, prélude de la mort qui déjà l'attendait au delà des Alpes. Evêques et seigneurs se hâtèrent de profiter de ce nouveau répit. Gagnés par cette généreuse contagion d'indépendance qui avait peu à peu soulevé toutes les provinces, ils rejetèrent les Carolingiens, lâches vassaux des Othon, et mirent sur le trône le fils même d'Hugues l'Abbé, le riche et puissant Hugues Capet, qui possédait par lui-même Paris, Orléans, Amiens, et par son frère le duché de Bourgogne, arraché au royaume d'Arles, sentinelle avancée vers les anciennes frontières du royaume (987).

LXXXII. Ainsi, la seconde invasion des barbares était terminée, et une troisième dynastie commençait. Le fils d'un proscrit de Charlemagne était roi de France, tandis que Saxons et Normands, chrétiens sincères depuis qu'ils étaient libres, régnaient aux bords de l'Elbe et de la Seine. Rajeunie mais non conquise par eux, la France, petite, obscure, et riche seulement de souvenirs, allait lutter contre l'ambition de ces belliqueux voisins, et les peuples chrétiens grandir à son exemple, non sous la domination d'un seul, mais par le développement libre et fraternel de chacun d'eux.

LXXXIII. Plus longue en apparence que celle des Mérovingiens, la domination des Carolingiens n'avait eu en réalité qu'un siècle de durée; les deux autres s'étaient consumés au lamentable démembrement de leur famille et de leurs États. D'abord les Francs, recevant d'eux un dernier élan de conquête, avaient repoussé les Sarrasins et ressuscité pour un instant, de l'Elbe à l'Èbre, le vieux colosse romain. Successeur d'Attila, de Théodoric, de Clovis, Charlemagne avait été le

plus puissant, le plus sage, le plus chrétien des restaurateurs d'empire, et avait mérité une place à part dans ces siècles de fer. Pourtant, comme les autres, il fut barbare par ses mœurs relâchées, par l'oppression des grands, par la conversion à main armée des malheureux Saxons: lointaine mais fâcheuse ressemblance avec ces califes d'Orient qui depuis peu menaçaient la paix du monde. De là la fragilité de son œuvre, qui mourut avec lui. Or, pendant que ses descendants tombaient dans une décrépitude précoce, à la voix de l'Église les peuples avaient fait un nouveau pas dans la voie de la civilisation. L'Europe se couvrait de familles fortes et pures. A la dignité de l'ouvrier, consacrée par les conciles et par les Capitulaires, se joignait la dignité de la femme, non plus achetée ni gardée comme une bête de somme, mais devenue l'égale de l'homme par sa vertu et son dévouement, se donnant volontairement, généreusement, à son époux, et en échange lui demandant sa confiance, sa fidélité, son cœur tout entier. Fondées par la sueur des apôtres et par le sang des martyrs, ces deux grandes libertés de l'ouvrier et de la femme allaient en produire une troisième, la liberté civile ou politique, digne couronnement de l'édifice chrétien. Chaque homme s'associait à ses égaux pour la défense de ses droits, chaque famille prenant place dans une corporation, une commune, une hiérarchie, chaque pays indépendant des autres, mais se joignant à eux contre l'ennemi commun: telle est la merveilleuse république qui, en dépit des luttes et des orages, va triompher des musulmans, unis comme les païens sous un joug de fer, dans la triple servitude de l'esclave, de la femme et du citoyen.

LIVRE III

SAINT LOUIS

987-1270

I. A l'avènement de Hugues Capet, les traditions despotiques de la domination romaine, jusqu'alors si tenaces chez les vaincus, si contagieuses pour les conquérants, n'étaient pas moins ébranlées au dedans qu'au dehors. Non seulement les grands avaient maintenu l'indépendance nationale et librement disposé du trône, mais chacun d'eux avait au-dessous de lui des vassaux, auxquels, en échange de leur fidélité et de leurs services, il devait justice, protection, sécurité, sous peine de les voir, pour la moindre offense, prendre tous les armes contre lui. De même, au-dessous de ces vassaux, les plus petits s'unissaient partout pour résister aux violences des gens de guerre. Bourgeois et laboureurs se liaient, non plus pour le pillage, mais pour le travail, par ces redoutables serments d'association que Charlemagne prohibait chez les Saxons, et les corporations d'ouvriers, timide et malheureux essai du Bas-Empire, prenaient de jour en jour un invincible essor. Un mot nouveau rendit cette communauté de vie, de biens, de labeurs: la moindre paroisse devint une commune. Quand elle était nom-

breuse, chaque métier y formait un petit corps à part, ayant, comme le grand, sa caisse, ses statuts, ses chefs et son saint patron.

II. Les villes donnent l'exemple. Dans le midi de la France, comme en Italie, les anciens habitants nomment eux-mêmes leurs consuls et leur sénat délibérant, souvenir de la vieille Rome. A voir ces nombreuses cités, pressées au bord de la Méditerranée, qui s'égayent aux chants des troubadours, cultivent la vigne, l'olivier, le mûrier, et rapportent d'Orient l'or, les perles, les parfums et la soie, on pourrait se croire au jeune temps de la Grèce. Au nord, moins de soleil et de poésie, mais plus de ténacité; au lieu de galères chargées de riches marchandises, les durs métiers du tisserand, du cardeur de laine, du forgeron, du chaudronnier; Gand, Bruges, Liège, Dinant et cinquante autres villes, riches de leur industrie, chacune ayant ses murs, son beffroi, ses échevins, librement élus. Plus haut, les Hollandais, fils des Frisons, disputent pied à pied leurs pâturages à la mer; marchands de fromages et